

ARCHIVES MUNICIPALES DE LIMOGES

HONORE – JEAN CHAMPCOMMUNAL (1896-1991)

4 carnets du soldat limousin entre 1915 et 1920

Extrait de la transcription du 2^e carnet

(combats à Verdun, 40 p.)

«Un an de campagne ... mai 1917 à mai 1918 »

..../.... Nous retraversons la ville en marchant vers l'aurore puis nous empruntons la route qui relie Bar le Duc à Verdun. Contrairement à la veille le plus grand silence règne parmi nous ; mais après quelques heures de marche, vu la chaleur et pour certains la fatigue de leur fête, nombre de ces derniers restent déjà en arrière. Le manque de loyauté et de discipline du détachement ayant été connu aux Régiments, vers dix heures le Colonel du 47 arrive à notre rencontre. En nous passant sévèrement en revue il fait nombre d'observations aux gradés et distribue pas mal de punitions aux hommes dont la tenue ne lui convient pas. Puis nous continuons. Il est midi, le 2^{ème} seulement s'arrête à l'ombre d'un petit boqueteau, joignant à la route et attend des ordres. Trois heures plus tard, nous repartons en défilant devant notre Colonel qui lui aussi ne paraît pas très satisfait. Pendant notre marche six chasseurs à cheval nous encadrent.

Puis Verdun (Meuse), fin août – fin septembre 1917, côte 213.

....A 18 heures nous sommes au bureau du 2^{ème} de à Rosnes (Meuse).

Le Colonel furieux a déjà infligé plusieurs punitions plutôt sans motif et comme première punition à l'ensemble, il donne l'ordre de nous tous changer de Bataillon. Je suis affecté à la 3^{ème} Compagnie. Les jours suivants les auteurs du scandale pendant notre voyage d'arrivée, sont recherchés tandis que je suis employé au bureau de la Compagnie comme secrétaire.

Le 31 Aout je suis appelé à la 1^{ère} Compagnie de Mitrailleuses, et le lendemain 1^{er} Septembre à 7 heures le Bataillon quitte Rosnes en auto, passe à Chaumont sur Aire, Ep., Souilly, Nixeville et s'arrête à 2 kms environ ouest de Verdun.

Là nous attendons des ordres, mais comme nous prévoyons y passer la nuit, nous réinstallons de notre mieux des anciens abris d'artilleurs de manière à nous épargner autant que possible de la pluie qui ne cessera guère de la nuit.

Le lendemain au coucher du soleil, nous partons pour les tranchées. Après avoir traversé les ruines de Charny et de Vacherauville, nous marchons sur la route de Verdun à Samogneux. A la côte 213 nous relevons le 35^{ème} qui a participé aux récentes attaques. Presque aussitôt certains reviennent chercher le ravitaillement que nous ne pouvons rejoindre à l'endroit convenu, à trois reprises nous allons à trois endroits différents et nous parvenons à rencontrer les cuisines. Pendant ce temps nous avons dû traverser deux fois le tir de barrage exécuté sur notre route et encore nous devons passer la journée sans vivres ; le ravitaillement étant reparti à Verdun nous en sommes à plus de 15 kms.

Bref, nous sommes ici en réserve dans le terrain réoccupé dernièrement. Nous avons comme abri qu'une petite tranchée, bien vue de l'ennemi, et nous ne devons sortir le jour. La nuit nous creusons un boyau reliant les réserves aux 1^{ères} lignes car il en existe pas et on est contraint de faire les relevés par la route.

Le 5 nous nous portons à droite de Samogneux où nous sommes en deuxième ligne et dans une bonne sape. Le lendemain à la tombée de la nuit nous revenons chercher des munitions en réserve ; la pluie ne cesse pas et nous rentrons mouillés jusqu'aux os. N'importe, 1 heure après nous gagnons la tranchée de soutien laquelle à peine creusée n'a aucun abri. En attendant le jour nous en creusons individuellement. De nouvelles Compagnies viennent l'occuper et cette tranchée bien vue de l'ennemi est au comble, à peine si on peut s'y mouvoir. Nous avons à trente pas en face de nous,

notre 1^{ère} ligne et environ cent mètres plus loin un fortin allemand que l'on doit prendre d'assaut ce soir. Dès 11 heures notre artillerie principalement de tranchée concentre son tir de destruction sur le fortin. Mais à plusieurs reprises elle tire trop court malgré nos signaux, et on croirait que personne ne veut les comprendre. Vers 18 heures une torpille tombe en plein dans notre tranchée et par celle-ci 9 camarades de plus viennent de trouver la mort. On se décide tout de même à faire arrêter le feu. Environ 1 heure après, tout à coup, nos pièces déclenchent un feu de barrage maximum, l'ennemi en fait de même, alors on entend plus qu'un effroyable ouragan et l'on ne voit plus que des colonnes de feu et de fumée qui montent en l'air.

Nous sommes prêts et attendons l'ordre d'avancer. Celui-ci n'arrive pas : on se demande pourquoi ? Au contraire on apprend bientôt qu'il y a contre ordre... On en est pas fâché. Pourtant la nuit ne devra pas être bien calme. A 23 heures ravitaillement, 24, 1 heure du matin alerte pendant que certains groupes font des reconnaissances, 3 h nouvelle alerte et violent feu de barrage, 4h prise d'armes. Les ténèbres se dissipent peu à peu et le calme paraît prendre leur place.

Le même jour 8, à la tombée de la nuit, nous regagnons notre sape de 2^{ème} ligne. En arrivant corvée de matériel pour l'amélioration des emplacements, après veille. Il est déjà 4 heures du matin, je descends au fond de l'abri, espérant un peu de repos. Demi-heure plus tard, l'ennemi déclenche sur nous un feu de barrage inaccoutumé. Tout d'abord, on y prête que peu d'attention bientôt on trouve qu'il se prolonge beaucoup. A peine le jour commence t-il à percer, dans l'épais brouillard qui enveloppe les environs qu'un blessé venant de l'avant sans s'arrêter nous apprend que les Allemands sont dans nos 1^{ères} lignes. Au même instant la 5^{ème} Compagnie qui est avec nous reçoit l'ordre de contre attaquer et part aussitôt à travers la plaine. Chacun de nous est à son poste malgré le bombardement qui paraît devenir plus violent, qui comble la tranchée, démolit les plates formes. En plus nous recevons des obus à gaz suffoquants, nous ajustons nos masques, nous respirons mal.... On attend, les heures passent trop lentement et on ne voit rien. Dix heures le feu perd peu à peu de sa densité. Deux heures après quelques uns de la 5^{ème} Compagnie reviennent et nous apprennent que l'ennemi engageant une division avait déjà passé les 1^{ères} lignes. Il était donc temps qu'on soit alerté ; des éclaireurs ont même été rencontrés à une centaine de mètres en avant de notre abri. Ceux-ci ont été arrêtés facilement, mais un meurtrier combat à la grenade s'est engagé pour réoccuper le terrain perdu.

La situation est rétablie mais les tranchées de 1^{ère} ligne sont jonchées de morts des deux adversaires. Quelques prisonniers ont été faits d'un côté comme de l'autre. Le soir nous passons en 1^{ère} ligne, cette fois à gauche de Samogneux où sur la rive droite du canal de l'Est une section de *Mitrailleuses* n'est couverte que par ses feux. Nous avons là un abri allemand confortable mais sans résistance. Le 12 dans un violent tir de barrage, un obus s'enfonce dans notre retraite où il éclate en, ne faisant heureusement que deux blessés grièvement. A part les diverses reconnaissances ennemies venant le long du canal et aperçues dans nos fils de fer, dont une s'y est rencontré avec notre patrouille, les jours suivants paraissent plus calmes et les barrages deviennent moins fréquents.

Dans la nuit du 18 au 19 nous revenons en réserve, dans de nombreux et confortables abris des anciennes 1^{ères} lignes allemandes se trouvant à hauteur de Champneuville. Sans doute ces abris passent pour non occupés car nous y sommes peu bombardés. Nous avons pour mission que de tirer sur les avions ; notre ravitaillement vient à Champneuville d'où sommes distants d'un km à peine. On peut se reposer ; ce n'est pas sans besoin !...

Archives municipales de Limoges, transcription d'un extrait du 2^e carnet original d'H.
Champcommunal (mai 1917-mai 1918) pp.16-128.

Relève et cantonnement le 20 septembre 1917.

Dans la nuit du 20 au 21 le 2^{ème} Bataillon nous relève. Par la route de Verdun, nous repassons à Vacherauville puis à Bras. Là nous traversons le canal de l'Est et le longeons jusqu'à 1 km environ en aval de Verdun où de l'autre côté de la rive, de nombreux abris moins solides que difficiles à bombarder, installés dans des anciennes carrières de pierre à chaux, vont nous servir de cantonnements. De ces carrières ou on extrait maintenant la pierre pour caillouter les routes, les vastes fours à chaux placés entre celles-ci et le canal dressent leur squelette de ferraille d'où l'on découvre Verdun Bevaux en ruines et bombardés encore journellement. Nous, au contraire ne le sommes pas du tout, malgré qu'on soit plus près du front et après 20 jours de tempête : on respire un peu, en se promenant à l'ombre des peupliers qui bordent le canal par lequel les petits canots à moteur transportent troupe et matériel jusqu'à Bras, pour en revenir également chargés. Tandis que sur la rive sont remisées une colonne de puissantes péniches qui touchées par la mitraille n'ont pas servi depuis l'avant guerre.

Tout à côté entre des groupes de baigneurs la Meuse, large et paisible coule parallèlement. Elle paraît toute endormie malgré tout le mouvement qui se passe sur ses ponts ; les uns flottants destinés à la troupe, pendant que le grand pont en maçonnerie est réservé au Decauville et convois qui sans cesse s'y croisent la nuit autant que le jour...

Retour sur les lignes fin septembre – fin octobre 1917, côte du Calou, côte 344.

Le 26 au soir, nous revenons par les mêmes chemins aux mêmes emplacements qu'on a quittés il y a six jours. Pas de changement, pas de nouvelles missions que de tirer sur les avions. Nous sommes d'ailleurs bien placés sur le faite de cette côte dite du Calou, d'où l'on découvre toutes les crêtes du bois des Forges et en deçà toute la vallée bâtie par les villages de Champneuville, Samogneux en arrière de nos lignes (ce dernier est toujours bien repéré et reçoit sans cesse les rafales terribles) en avant de nos lignes. Haumont domine Régnerville et Brabant sur Meuse. Le tout légèrement à notre gauche car en face et à droite la cote 344 nous barre à peu près la vue.

Depuis notre départ l'accalmie paraît s'être réalisée dans cette contrée. Il en sera pas longtemps ainsi car bientôt l'artillerie et l'aviation reprennent une grande activité. La nuit du 1^{er} au 2 attire particulièrement notre attention, le feu de l'artillerie devient de plus en plus intense pour se changer vers trois heures en un barrage concentré sur la cote 344.

Dans la matinée nous apprenons que les Allemands ont attaqué en force sur la dite cote, ont pris pied dans nos 1^{ères} lignes pour être aussitôt repoussés par des bataillons de contre attaque fournis par la Division. La journée n'en est pas moins active, les aviateurs nous survolent et très bas. Nous brûlons des mille de cartouches sur eux sans pour cela leur barrer la route d'où ils doivent prendre les plans qui leur sont utiles. On s'attend à de nouvelles attaques pendant la nuit et depuis ce matin notre 3^{ème} Bataillon qui était au repos, a été alerté et transporté en canots à Bras.

Nous, nous en sommes à notre sixième jour de réserve et par conséquent nous devons passer en ligne ce soir... Nous sommes en tenue pour partir et attendons.... Nous serons toujours favorisés par une nuit claire se dit-on. En effet pas un nuage ne voile l'horizon où une à une des étoiles brillantes

font leur apparition et de plus en plus nombreuses nous enveloppent bientôt dans un scintillement d'or, tandis que déjà la lune grande perce de ses rayons blafards les 1ères ténèbres. Soudain la bas sur nos lignes de 344 une fusée puis deux puis trois comme des flèches filent vers les étoiles et a bout de course s'épanouissent comme une fleur d'un vert éclatant. C'est la demande d'artillerie. Aussitôt le barrage demandé se déclenche et se prolonge à gauche et à droite. Bien entendu l'ennemi en fait de même. Et bientôt de cette colline se dégagent d'épaisses colonnes de fumée, déchirées à peine par le feu fluide des éclatements d'obus, tandis que d'innombrables fusées des deux adversaires percent et se détachent au dessus de ce lourd nuage duquel tombe une pluie de fer. Comme l'aurore elles éclairent les combats d'Infanterie ou jouent des rôles divers suivant la forme ou la couleur jaune, verts, rouge, blanche à deux feux, à trois feux à six feux....

Sur nos têtes les obus se croisent dans un sifflement sinistre. Les uns vont briser les vagues d'assaut ennemies, les autres se dirigent dans le ravin opposé où une à une ils anéantissent nos batteries. Pas un s'arrête ou nous sommes et nous regardons avec compassion la 1^{km} devant nous ce feu d'artifice tragiquement divers où la mort tombe sans merci...Mais qu'est ce qui s'y passe, on l'ignore : tout ce qu'on apprend par un ordre qui vient d'arriver c'est qu'on ne va pas en ligne de crainte d'attaques pendant la relève. Notre sort n'est pas meilleur car nous sommes mis à la disposition de la Division pour contre attaquer s'il y a lieu. Nous restons donc prêts à partir ici ou ailleurs. Les heures passent... L'artillerie tantôt marque une légère accalmie tantôt reprend que de plus fort. On voit poindre le jour sans rien de nouveau pour nous. Un fort vent du sud pousse devant lui de gros nuages, tout à l'heure la pluie va tomber. L'aviation en est contrariée et la journée est calme.

A la chute du jour et dans un silence de paix, nous gagnons Samogneux et relevons le 2^{ème} Bataillon des positions que nous devions occuper le veille.

A peine sommes nous installés dans notre nouveau poste que le roulement des barrages rompt tout à coup le silence et nous rappelle à la réalité.

Le 6 vers trois heures du matin nous sommes alertés par des feux de barrages particulièrement violents. Plus tard nous apprenons que l'ennemi a déclenché une attaque par surprise toujours sur la cote 344 pour être repoussé ensuite par le 47^{ème} Régiment de la Division. Dans la matinée du lendemain un froid inaccoutumé se fait sentir. Bientôt un fort vent de l'ouest se réveille et nous envoie des rafales d'eau glacée. A la tombée de la nuit pendant que la pluie tombe en tempête, que le vent souffle et gronde violemment, les barrages s'écroulent tout à coup. Les feux sont concentrés sur notre droite, ils se prolongent que très légèrement sur nous, mais nous en sommes pas moins alertés. Et quelle morne tristesse, quelle lugubre désolation que d'attendre là dans ces grondements infernaux, sous la pluie cinglante, sous les obus meurtriers à la merci d'une attaque ennemie par cette brume d'une nuit sans lune, d'une nuit si noire qu'on se croirait enveloppé dans un voile de deuil qu'un éclair d'obus déchire soudain puis qui se resserre que davantage, qui nous écrase. C'est le commencement des nuits de l'hiver !

Dans la nuit du 8 au 9 nous sommes relevés et revenons à Mongrignon au repos.

Le soir du 14 des motos-godilles nous attendent au canal ; elles nous transportent à Bras. De là nous gagnons la droite de la cote du Calou où nous relevons le 47^{ème} qui de réserve, passe en ligne. Par la pluie incessante pendant les jours précédents, l'unique boyau qui pourrait nous servir d'abri est

rempli d'eau, le terrain est détrempé, de telle sorte qu'on ne peut se mouvoir sans s'enfoncer profondément dans une boue gluante.

Le 16 en profitant des ténèbres, nous gagnons les 2èmes lignes ; les boyaux étant inutilisables, nous y allons à découvert. A la cote 344 nous avons une entrée de sape où l'eau source partout et se rassemble au fond. Avec un sceau nous sommes contraints de la vider plusieurs fois par jour si l'on ne veut qu'elle envahisse tout ce qu'on a comme abri. Et il n'est ni trop grand ni trop confortable, mais une caisse de nos munitions sur laquelle nous sommes assis, va nous servir de lit tandis que l'eau source et ruisselle à travers nos pieds enfoncés dans la boue.

Le 17 le bombardement devient particulièrement violent sur nos positions. Le 19, il reprend son activité et les 150 écrasent la tranchée quand on apprend qu'enfin la Division va être relevée définitivement.

Cantonnement à la citadelle de Verdun suivi d'une permission, octobre 1917.

Dans la nuit du 20 au 21 le 167 (128^{ème} Division) nous remplacent et nous nous dirigeons vers l'arrière. En passant à Bras nous sommes salués par des rafales de gros calibres. Nous longeons le canal et arrivons à Verdun par la Porte de France, traversons la ville et s'arrêtons à la porte St Victor. Dans des caves des maisons particulières nous trouvons de bons cantonnements.

Le lendemain matin en rejoignant les autos-camions qui nous attendent hors de la ville, nous remarquons que quelques maisons sont encore apeuprés intactes, malgré le bombardement incessant de plusieurs armées. Nous passons à la citadelle où au pied de ces remparts, des portes donnent accès à d'immenses galeries aménagées confortablement pour loger les troupes. Celles-ci peuvent au moins dormir en toute sécurité car les plus gros obus ne peuvent rien aux dizaines de mètres de rocs qui sont étayés sur leurs têtes.

Vers midi nous embarquons sales recouverts de boue des pieds à la tête. Nous traversons d'abord les pays évacués par les civils où l'on ne voit que des cimetières militaires, des ruines, de la troupe et d'immenses prés sans bornes dans lesquels des Régiments de chevaux paissent en toute liberté. Bientôt nous traversons Vandelaincourt premier bourg non évacué de ses habitants ensuite nous passons à Ipécourt, Villers en Argonne et à 20 heures nous arrivons à St Lumier (Marne).

Le lendemain soir j'apprends que le départ de permissionnaires dont je fais partie est fixé au 23...Nous pouvons changer d'effets pendant la veillée et partir pour dix jours à trois heures de la même nuit. Il fait à peine jour quand nous arrivons à Vitry le François, où nous empruntons le train spécial qui en passant à Chalons sur Marne, Epernay nous arrête à Vaires-Torcy, petite gare de la grande ceinture devenue des plus importante comme régulatrice des permissionnaires. Elle est du reste bien installée pour ce service et suffisamment agrandie pour contenir de vastes cours, préaux dortoirs cantines etc..nombreux bureaux et agents de renseignements. Quelques heures plus tard je repars pour le Bourget, Juvisy, Orléans. A 4 heures du lendemain je suis à Limoges...

Retour au front le 5 novembre 1917, secteur des Eparges (Meuse) dans la forêt du Mesnil.

J'en repars le 5 à deux heures par l'espress de Paris-Austerlitz où j'arrive à 9 heures. D'ici je dois revenir à Juvisy où cinq heures après un train omnibus me ramène à Vaires-Torcy. A 22 heures je prends le spécial qui me dirige sur Epernay, Chalons et à 5 heures du lendemain m'arrête à Vitry le
Archives municipales de Limoges, transcription d'un extrait du 2è carnet original d'H.
Champcommunal (mai 1917-mai 1918) pp.16-128.

François. Bientôt je suis de retour à St Lumier où je trouve ma Compagnie faisant les préparatifs de départ. Pourtant on nous avait promis 45 jours de repos mais,..on nous envoie paraît-il les achever dans un secteur organisé et calme.

Le lendemain matin nous partons en autos vers Binécourt, Villefranche, Laumont, Venise, Bar le Duc, Rosnes, Souilly, Senoncourt, Ancemont et Sommedieue (Meuse) où nous débarquons à 19 heures. Un instant après ma Compagnie part pour le secteur des Eparges, elle devra y effectuer la relève du 298^{ème}. Quant à moi ce n'est que le lendemain que je me dirige vers les lignes...J'arrive enfin aux Eparges mais j'ai déjà parcouru près de 15 kms sur la route qui traverse les pays abrupts de l'interminable forêt du Mesnil, sans trouver pas même les ruines d'une maison d'habitation. Et cette route serait bien sombre et solitaire si en plaine forêt elle ne recevait pas l'animation du camp de Vouzin. Quelques kms de plus et je retrouve ma section qui occupe un poste de soutien sur le flanc de la côte des Hûres à l'est du village de Trésauvaux. Cette contrée est vraiment tranquille, des journées entières se passent sans entendre le canon, pas de fusillade, la nuit les fusées n'existent même plus. Nos cuisines sont dans le bois derrière nous et trois fois par jour nous y allons chercher nos repas chauds souvent sans même emprunter le boyau. Une coopérative permet ce nous procurer tout ce qui peut nous être utile.

Devant nous, nous avons simplement des petits postes éloignés les uns des autres. Nos sections de mitrailleuses le sont beaucoup plus encore et avec ce peu de force en ligne, on se croit malgré tout en sûreté. D'abord toute une bande de terrain neutre devenant marécage pendant l'hiver, nous sépare de l'ennemi et l'a contraint à se reporter plus en arrière encore. Les épais réseaux de fil de fer barbelés intacts et infranchissables nous épargnent apeuprès d'être à la merci de ses coups de mains. Et on est point écrasé par l'artillerie comme par exemple à notre ancienne cote 344 d'où l'on perçoit encore d'ici, quand le temps est calme, le sourd roulement.

Je n'hésite donc pas à dire que ce secteur est de beaucoup le plus avantageux de tous ceux que j'ai occupés jusqu'alors. En plus de son calme de son organisation, de la propreté dans laquelle il est facile de le maintenir, il serait de part son point de vue des plus agréables. En effet devant nous s'étend la plaine de la Voèvre et jusqu'à perte de vue, jusqu'à l'horizon nos regards se prolongent sans rencontrer aucun obstacle. C'est ainsi qu'il n'est pas rare quand le temps est clair de voir circuler les trains ennemis, dont la fumée des locomotives trahit leur présence ainsi que la fumée sortant des cheminées d'usines que l'on aperçoit à la jumelle. Nous ne distinguons pas moins de 15 villes ou villages plus ou moins éprouvés par la guerre ; les plus près sont Champlon, Fresnes, Riaville, Marcheville, Maizeray, Harville, Etain etc. La nuit plusieurs lumières en un même point nous signalent sans aucun doute l'emplacement de gares en activité. A Etain les anciennes casernes du 8^{ème} Chasseurs sont aussi éclairées.

Dans la nuit du 17 au 18 novembre, le 25ème nous remplace nous permettant ainsi de revenir à l'arrière. Nous marchons vers Sommedieue, mais nous devons nous arrêter 3 kms plus près où de chaque côté de la route nous logeons dans les baraquements du camp Massa. Nous y sommes employés à divers travaux, nettoyage, entretien du camp et des chemins ; nous fournissons en outre journallement une section de corvée qui creuse des abris d'artillerie, une section de Mitrailleuses ayant pour mission de tirer sur les avions ennemis qui nous survoleraient, autant la nuit que le jour, ainsi qu'un poste assurant le service de garde sur la route. Nos 9 jours de repos se passent ainsi,

enfermés toujours dans ces bois solitaires, que le brouillard constant enveloppe et rend plus mélancolique encore.

Boyau et organisation souterraine des Eparges, fin novembre 1917.

Le 25 novembre nous reprenons le chemin que nous parcourions inversement il y a 9 jours. Nous arrivons bientôt aux Eparges et là au lieu de tourner sur la route de Trésauvaux, nous continuons à droite puis empruntons un boyau et 1 km plus loin nous arrivons à l'entrée de l'abri où se trouve la section du 25 à relever. Mais nous ne sommes pas encore à l'emplacement ; de plein pied nous pénétrons dans une espèce de route souterraine qui, avec ses rails ressemblerait à un tunnel de chemin de fer en miniature. Bien éclairés à l'électricité et dans un ronflement assourdissant de machines, nous filons toujours tout droit, sans nous occuper des nombreux embranchements qui, dans le jalonnement étincelant des ampoules électriques s'en vont dans toutes les directions jusqu'à perte de vue.

Cinq ou six cent mètres plus loin, nous quittons cette voie pour emprunter l'escalier qui nous conduit à l'abri de la section. Et pour moi, c'est non sans rester un peu stupéfait de ce vaste chantier moderne, installé si près de l'ennemi. Nous traversons l'abri et un deuxième escalier nous arrête au pied d'une espèce de cheminée dans laquelle est fixée une échelle verticale. Non sans peine nous hissons une pièce tout en haut de cette échelle, que nous mettons en batterie à cheval sur l'ouverture. Et de nouveau nous voici replongés dans l'obscurité de la nuit grise, mais son air frais nous est agréable pour l'instant car dans tous ces couloirs règne un atmosphère lourd qui devient chaleur accablante lorsqu'on doit s'y déplacer, surtout avec de pareils bagages. Tandis qu'en gravissant les escaliers je me serais imaginé gagner les divers étages d'un bâtiment quelconque, je pense à présent que je me trompais guère, car malgré que je sois que sur la terre ferme, je suis aussi sur la toiture d'une immense construction souterraine.

Nous sommes donc ici en 1^{ère} ligne avec des petits postes devant nous, et nous nous trouvons apeuprés à 1 km à vol d'oiseau au sud de nos anciennes positions.

Ce coin bouleversé est particulièrement battu avec des mines ; mais ceci nous importe peu puisque nous avons de quoi nous mettre bien au-delà de ce danger.

Mais ce qui m'importe davantage c'est de reconnaître en tous détails, l'abri dans lequel nous sommes prisonniers et qui n'est autre chose qu'une Mine de guerre. J'y emploie donc mon 1^{er} instant de loisir et je veux d'abord aller si possible jusqu'au bout de la galerie par laquelle je suis venu. Dans cette direction quelques centaines de mètres plus loin, cette voie quitte son plan de niveau pour prendre un plan incliné vers la profondeur de la terre. La descente est difficile mais j'arrive quand même auprès d'un groupe d'hommes du génie qui les uns à l'aide de perceuses, de marteau piqueurs, percent le roc de trous cylindriques, les autres finissent de déblayer le minéral chargeable, qui s'en va sur des wagonnets montés sur la voie plane sur un treuil, les autres placent des cadres d'étalement, des rails au fur et à mesure.

Puis quand le roc est suffisamment perforé ils introduisent dans les trous des pétards à dynamite qu'ils amorcent au moyen de mèches lentes. Tout le monde évacue et l'explosion ne tarde pas à se produire arrachant de nouveaux de pierre et de terre. Aussitôt le déblaiement recommence et le même travail divers sans relâche. Les équipes sont relevées trois ou quatre fois dans les 24 heures.

A plusieurs reprises je visite ainsi bon nombre de galeries, sans toutefois passer partout. Toutes sont du même plan et les mêmes travaux y sont exécutés. L'accès de quelques unes nous est interdit, tandis que dans d'autres nous allons très loin, celles qui sont achevées se terminent par une espèce de chambre dans laquelle on entasse des sacs de poudre, que l'on amorcera par des moyens divers, après que l'on aura refermé la galerie avec de la terre fortement tassée. Puis l'on pourra faire (sauter) au moment opportun.

Un fois je m'arrête sur une plaque tournante d'une des voies de sortie. Et je peux voir dans toutes les directions glisser les wagonnets, qui accompagnés d'un petit groupe d'hommes viennent tourner sur cette plaque pour se diriger au dehors où ils sont vidés. Ensuite ils reprennent inversement le même chemin quelquefois chargés de matériel de construction. Et quel matériel qui rentre là pour n'en plus ressortir. Et sans même parler du travail sans relâche, de deux Compagnies de génie au moins, pendant dix huit mois qui n'a d'autre but que la mort des hommes, que de valeurs sont renfermées dans cette simple mine où d'un instant à l'autre elles pourraient y être englouties.

Des dinamos alimentent en lumière électrique, des moteurs actionnent les perforeuses par la force de l'air comprimé, à même temps que les ventilateurs qui, par de gros tuyaux conduisent l'air frais dans toutes les pièces ; des rails, des wagons, des outils des pompes du fer représentent une valeur considérable, du bois travaillé il y en a pour bâtir une ville entière et aussi des milliers de quintaux de poudre sont entassés dans des chambres spéciales comme réserve....

Les lumières s'éteignent et les machines s'arrêtent pendant 15 minutes trois ou quatre fois dans les 24 heures. C'est le moment des écoutes. Pendant un de ces moments, je me trouve un jour au fond d'un des plus profonds puits de la mine. Et quand au même instant, tout ce ronflement, tout ce mouvement cesse et que je me trouve prisonnier des ténèbres absolues, je ressens quand même une indescriptible mélancolie, en pensant que sur nous, il existe pas moins de 76 mètres de terre et que l'ennemi par un ouvrage semblable pourrait en une seconde nous ensevelir à jamais dans les profondeurs de cette terre funeste...

On écoute...on entend les Allemands travailler mais au microphone, car ici et pour l'instant on les entend pas sans appareil. C'est alors que tous les renseignements recueillis sont transmis à l'Officier Ingénieur. Si l'ennemi est au dessus de nous il n'y aurait pas de danger, mais s'il est plus bas le Génie doit recommencer sa galerie pour la creuser de manière à ce qu'elle passe en dessous de l'ouvrage adverse.

Le 3 décembre vers midi, pendant que tranquillement les uns écrivent, lisent, jouent aux cartes, soudain ! les lumières s'éteignent à même temps qu'une violente secousse nous dresse hors de nos sièges, tandis que les papiers et les cartes s'éparpillent au plafond.

Nous apprenons bientôt que c'est un simple camouflage que l'ennemi a fait sauter. Il n'y a pas de mal ; l'ouvrage anéanti était heureusement sans travailleurs et un seul homme du Génie qui se trouvait proche a été projeté à quelques pas avec de légères contusions.

Archives municipales de Limoges, transcription d'un extrait du 2^e carnet original d'H.
Champcommunal (mai 1917-mai 1918) pp.16-128.

La galerie sautée est aussitôt fermée à distance pour arrêter les gazs qui s'en dégagent et menacent d'envahir tous les souterrains. Mais à ce moment le calme du dehors se change en un feu de torpilles et d'obus qui devra durer toute la soirée et avec une intensité qu'on n'aurait pas supposée dans ce secteur.

Par un hasard malencontreux nous recevons l'ordre d'aller prendre position à 2 kms de là, à la sortie est du village des Eparges. Nous sommes donc contraints d'emporter tout jusqu'au matériel de réserve, puisque fait bizarre personne nous remplace ici ; ce qui nécessite plusieurs voyages à travers une tempête de neige et de fer.

Nous prenons position au nouvel emplacement, nous y sommes en 1^{ère} ligne avec d'épais réseaux de fil de fer, ici intacts, qui nous séparent de l'ennemi. Le calme est rétabli dans toute la contrée.

Dans la nuit du 5 au 6 décembre, le 25^{ème} bataillon nous remplace et nous revenons au camp Massa. Nous y passons neuf jours dans les mêmes conditions que la dernière fois.

Nouvelle position le 14 décembre 1917 à Trésauvaux (Meuse), camp de la Nivette, suivie des fêtes de Noël

Dans la soirée du 14 par une nuit pluvieuse et sans lune nous reprenons position à la côte des Hûres, mais au nord de Trésauvaux et apeuprés au milieu de la ligne entre ce dernier et Bonzées. Des petits postes sont devant nous et ici nous ne recevons pas un coup de canon. Le froid devient très vif, la neige tombe, mais sans économie de bois nous chauffons notre abri qui est très bien installé pour ce secteur, mais qui ne vaudrait rien dans tout autre, car il n'est couvert que par des tolles plus une fine couche de terre.

Le 25^{ème} nous y remplace dans la nuit du 23 au 24 décembre. Par un froid très vif nous nous acheminons vers le camp de la Nivolette ; mais en marchant sur cette longue route recouverte de neige piétinée et très glissante, nous ne tardons pas à nous réchauffer et même à transpirer. Vers minuit nous arrivons au cantonnement qui comprend une vaste baraque, comme toutes dressée avec de minces planches et garnie à l'intérieur de couchettes métalliques sans paille. Le reste de la nuit nous paraît long malgré notre fatigue car la sueur d'il y a un instant est bientôt changée en glace et sur le fil de fer avec une simple couverture on grelotte, on est contraint de se relever de se mouvoir pour se réchauffer. Certains vont même à travers la neige, à travers la nuit couper des branches vertes pour allumer du feu. Pendant ce repos on est occupé tous les jours, garde, de service, travaux d'extraction de pierres de route, corvées de bois que l'on cherche dans la forêt pour les cuisines etc...

Les fêtes de Noël et du 1^{er} de l'an se passent ainsi et au milieu de cette forêt trop monotone à qui le sol recouvert de neige, les arbres recouverts de givre lui donne en plus un aspect de presque glacial désert.

Et là nous assistons à l'agonie de l'année 1917, cruelle et dramatique, qui elle encore a vu dans l'Europe tant de nobles créatures s'éteindre dans le sang et la boue en semant le deuil et la misère dans des rivières de larmes. Aussi nous gardons un bon accueil pour la nouvelle car nous espérons malgré tout qu'elle nous sera à chacun et à tous en général favorable à celle qui expire. Et tandis qu'au dehors à travers les reflets des blafards rayons de lune, par le grand tapis blanc, seul le vent du

nord fait entendre sa voix lugubre entrecoupée de loin en loin par l'écho sinistre d'une rafale qui s'abat sur le camp des Douzins, au-dedans de notre extraordinaire maison où des bougies trop nombreuses dressent leur flammes d'argent ça et là au milieu d'une foule uniforme qui se mouve et gesticule, un concert bruyant emplît l'espace de cette vaste chambre glaciale. Et grisé par des vins fins, préparés à cette occasion, le poilu en ce moment paraît heureux. Il ne pense à rien oh ! à rien du tout, et vivant les dernières heures de cette année funeste, qui en sa présence, l'a séparé à jamais de tant de ses camarades.

Le poilu chante.....

Janvier 1918, camp de la Nivolette (Verdun)

Le 1^{er} Janvier 1918 à la chute du jour, nous partons du camp de la Nivolette pour gagner les lignes. Après quelques heures de marche, des guides du 25^{ème} arrivent à notre rencontre. Bientôt ils se perdent dans les pistes à travers les bois et la neige, et à trois fois différentes nous devons revenir sur nos pas. Enfin nous arrivons à l'emplacement voulu et prenons position en arrière des Eparges, où nous sommes par conséquent en réserve. Nous nous ravitaillons aux Eparges. Nous avons pour mission que de tirer en cas d'attaque et le jour une pièce est en batterie contre avions.

Le froid est toujours très vif, avec une épaisse couche de neige qui couvre cette contrée inanimée.

Pourtant pendant toute la journée du 7, la pluie se déverse en tempête et occasionne le dégel et la fonte de la neige. Changement qui ne vaut pas mieux pour nous, car notre abri déjà peu confortable va bientôt devenir intenable. L'eau s'infiltre à travers la terre qui forme couverture et en grosses gouttes après avoir tombé sur nous s'amasse à nos pieds comme en un réservoir boueux.

Mais la nuit suivante la température se refroidit et la neige tombe à nouveau.

Dans la nuit du 10 au 11 nous sommes relevés et gagnons le camp Massa.

Deux jours après ma section doit rejoindre le C.J D/20 à Sommedieu pour y faire un stage de cinq jours. Ce stage qui comprend, comme tous l'instruction sommaire des mitrailleuses en général, nous paraît plutôt agréable. En effet malgré que la ville ait été un peu éprouvée et soit évacuée de ses habitants, nous nous y trouvons mieux que dans tous ces camps enfermés au milieu d'une forêt trop sombre et trop lugubre. Une ancienne chambre d'un de ces bâtiments nous procure un bon cantonnement. Puis les soirs nous trouvons un peu de distraction en assistant au théâtre ou au cinéma. Une vaste salle d'une usine a été aménagée à cet effet et avec un décor tout nouveau. Les murs sont peuplés de mille caricatures diverses tracées au fusain et accompagnées d'inscriptions autant véridiques et savantes que comiques. Et à chaque représentation le public uniforme se presse et s'entasse devant la scène où pendant les entractes un indicible brouhaha se fait entendre.....

En plus un comité Anglo-américain a aussi aménagé pour la troupe un autre bâtiment dans lequel on trouve à tout heure du jour, dans les salles chaudes et bien éclairées de quoi lire, écrire ou jouer gratuitement. On peut même s'y procurer moyennant 15 centimes une boisson chaude.

Mais nos cinq jours sont vite écoulés et le 18 au matin nous rejoignons la Compagnie au camp Massa. On nous apprend que nous devons occuper en ligne le secteur du 3^{ème} Bataillon, ce qui nous vaut de monter un jour plus tôt qu'on aurait dû, c'est-à-dire aujourd'hui. Donc le même soir nous reprenons

la route mélancolique connue déjà, et qui en plus, est aujourd'hui détrempée par le dégel et la pluie qui n'a guère cessé depuis deux jours.

Nous arrivons aux Eparges, déchargeons le matériel quelques pas plus loin, et comme les boyaux sont devenus impraticables nous pouvons que les longer, pour aller à travers une couche de boue de laquelle on a peine à s'en sortir, prendre position 2 kms plus loin au ravin d'Hadimel, entre la côte de Mongermont et la côte des Eparges. Ma pièce étant détachée se trouve en un petit poste avancé à 60 m du poste allemand. Un abri dans lequel il pleut comme dehors y est à notre disposition. Nos cuisines se trouvent tout près de Trésauvaux, et nous sommes contraints en plein jour et en sortant de l'abri d'y aller chercher notre ravitaillement à découvert ; mais l'ennemi ne tire pas sur nous.

Dans la nuit du 20 au 21, l'ennemi déclenche avec ses canons de tranchée, un feu de destruction sur nos lignes à notre droite. Un coup de main de sa part, après le bombardement ne réussit pas.

Dans la nuit du 27 au 28 Janvier, le 25^{ème} nous relève et nous gagnons les cantonnements du 3^{ème} Bataillon à Sommedieue. La route est un peu longue, mais nous sommes favorisés par une nuit claire et un temps sec de gelée. Nos nouveaux cantonnements sont de beaucoup préférables à ceux des camps. Les diverses salles des maisons particulières sont plus confortables, plus chaudes, plus tranquilles que les baraques logeant une compagnie entière. Puis un beau ruisseau traverse l'ancienne ville et nous procure au moins de l'eau pour nous laver. Et enfin, comme pendant notre dernier stage, nous retrouvons un foyer et un théâtre ou cinéma.

Ce repos se passe donc le mieux et le plus tranquillement possible, car en outre, nous n'avons qu'à fournir un poste d'une pièce contre avions sur la crête de Fontaine-Brillante.

Le 5 Février à 16 heures nous quittons Sommedieue. Les cuisines nous ont devancés et nous prenons le repas du soir pendant une grande halte. Quelques heures plus tard nous sommes à la position convenue, d'où nous relevons le 71^{ème} qui se porte plus à droite.

Nous nous trouvons ici sur le flanc d'un coteau situé environ 1 km au sud des Eparges. Nos pièces sont placées dans des blockhaus où une sonnette électrique est installée et permettra à nos petits postes de nous avertir en cas d'attaque ennemie. Une grande et solide sape nous sert d'abri de repos et de bombardement. Et par un temps superbe pour la saison, nous nous ravitaillons aux cuisines qui se trouvent à quelques centaines de mètres de nous, dans le ravin opposé. Les 1ers jours sont tout à fait calmes mais bientôt nous essayons un feu de torpilles tous les après midi.

Permission mi-février 1918.

Le 12 Février, je vais coucher au bureau et le 13, un peu avant la fin des dernières ténèbres qu'un brouillard de pluie rend plus opaque encore, porteur de ma permission de détente, je me dirige à travers la forêt et ses pistes trop boueuses d'abord vers Sommedieue.

Ici je remets mes équipements au garde magasin, puis je prends un bain-douche, change de linge et d'effets et pars aussitôt pour Landrecourt.

Mais je peux prendre le train à Dugny (gare précédente) où j'arrive à 17 heures et non sans être un peu fatigué, car depuis ce matin j'ai parcouru plus de 30 kms, par des chemins détrempés et sous une pluie diluvienne.

Archives municipales de Limoges, transcription d'un extrait du 2^e carnet original d'H.
Champcommunal (mai 1917-mai 1918) pp.16-128.

Vers 2 heures du lendemain matin j'arrive à St Dizier et quelques heures plus tard j'en repars pour m'arrêter à Jessaims vers midi. De là un direct m'emporte vers Troyes, Sens, Montargis à Orléans.

Une heures plus tard c'est-à-dire à 21 heures j'ai correspondance et je suis à Limoges et Ambazac le lendemain matin 15 février.

Retour au front fin février 1918 (Nivolette, Villers sur Meuse) près de Bar le Duc et Sedan.

..... Le 25 je repars d'Ambazac et gagne Limoges.

Le lendemain à 7h50 j'y emprunte le train d'Angoulême (ici je change de gare) et arrive à Jarnac (Chte) à 14 heures.

.....Le 27 je pars de Jarnac pour être à Saintes à 21 heures. J'y prends le train de permissionnaires qui en passant par Saumur, Chartres nous arrête à 8 heures du lendemain à Achères (gare de grande ceinture). De là un nouveau train continue jusqu'à Vaires-Torcy. Peu après un 4^{ème} train nous dirige sur Château –Tierry, Epernay, Chalons, Vitry le François et Révigny où nous arrivons à 19 heures. Deux heures plus tard nous continuons vers Souilly, Lemmes et à 3 heures du 1^{er} Mars nous arrivons à Landrecourt (gare régulatrice de la division). En attendant le convoi d'autos qui doit nous transporter aux cantonnements respectifs desquels nous sommes partis, nous pouvons moyennant OF65 prendre un repas chaud au buffet militaire.

A 7 heures les autos nous attendent et après avoir traversé Ancemont, Dieue nous arrêtent à Sommedieu. Ici j'apprends que le Bataillon est relevé des lignes ce soir. Je retrouve mes équipements et par des chemins fortement détrempés par le dégel et une tempête de pluie et de neige, je gagne le camp de la Nivolette. La tempête continue encore quand vers minuit ma Compagnie vient m'y rejoindre.

.....Malgré ce mauvais temps je remarque que pendant toute la nuit et le lendemain un grand mouvement d'Artillerie se fait dans le secteur et de nombreuses batteries s'installent ça et là dans la forêt. La division est relevée définitivement du secteur des Eparges par la 33^{ème} et nous par le 11^{ème} Régiment D'Infanterie.

Le 3, une épaisse couche de neige couvre la contrée, mais une pluie dense occasionne sa fonte. C'est par ce temps que nous quittons Nivolette pour marcher vers l'arrière. Nous passons à Rupt, Ambly, Villers sur Meuse, Récourt (non évacué), et cantonnons dans des baraques inachevées, se trouvant dans des bois au-delà de Benoîte-Vaux. Vers le milieu de la nuit, nous sommes réveillés moins par le froid que par un très intense roulement d'artillerie qui s'est déclenché soudain. Nous apprenons plus tard que ce bombardement venant de notre ancien secteur, a favorisé un important coup de main à droite des Eparges et a permis au 71^{ème} de ramener 150 prisonniers.

Le 4, par une brise glacée, accompagnée de rafales de neige nous continuons notre route en passant par Neuville en Verdunois, Chaumont sur Aire pour cantonner à Trize la Petite.

Logés dans une riche ferme de ce petit village situé sur la route de Bar le Duc à Verdun et Sedan, nous devons passer quelques jours de repos.

Deux Compagnies seulement sont ici, les autres sont reparties dans tout le secteur de Verdun, et pendant le repos la Division doit exécuter divers travaux en arrière des lignes. Pour nous, nous Archives municipales de Limoges, transcription d'un extrait du 2^e carnet original d'H. Champcommunal (mai 1917-mai 1918) pp.16-128.

travaillons au nivellement d'un futur champ d'aviation. Un temps très doux succède à la neige et le Dimanche suivant nous profitons d'une belle journée pour visiter les environs.

Le 15 Mars, nous quittons Trize la Petite, passons à Chaumont sur Aire, Issoncourt, Heippes, Souilly, pour cantonner à Lemmes.

Le lendemain, nous continuons en passant par Nixeville, Fromeréville et arrivons au bois des Bourrus, situé entre Verdun et 304.

Depuis un instant déjà nous percevons le roulement de la canonnade, que je n'avais pas entendu depuis plus d'un mois et qui paraît être ici assez intense. Le temps étant clair, l'aviation est active et peu après notre arrivée un ballon captif en observation à quelques centaines de mètres de nous est descendu en flammes par deux avions ennemis et malgré un intense barrage de fusants déclenché aussitôt que les avions ont été aperçus. A l'aube du lendemain, un autre ballon est abattu dans les mêmes conditions, pendant que le roulement d'artillerie redouble d'intensité, et qui doit favoriser un coup de main de notre part en avant de nous.

Le lendemain, nous assistons à la descente de deux avions ennemis qui sont abattus par nos batteries. Comme cantonnements, nous avons ici qu'une profonde sape, formée par de nombreuses galeries bien installées, mais trop sombres et trop humides.

Nous travaillons à des ouvrages de fortifications à notre hauteur : pose de fil de fer barbelé, creusement de tranchées etc.

Le 21 Mars nous rentrons à Verdun par Thierville et faubourg pavé et cantonnons au quartier Miribel (casernes du 151^{ème} d'Infanterie et du 9^{ème} Bataillon des chasseurs à pied). Ces casernes, proportionnellement, bien moins éprouvées que l'ensemble de la ville, nous fournissent de bons cantonnements. Le lendemain matin, nous apprenons que nous montons aux lignes ce soir 22 Mars. Et tandis qu'un soleil radieux, baigne cette journée de printemps, que de loin en loin un fusant vient exploser sur les ruines de la ville, qu'un avion est accueilli par une intense canonnade, que tout au loin la bas le canon tonne par rafales ; ce quartier qui fut belliqueux, aux murs meurtris et encore placardés d'enseignes patriotiques, voit aujourd'hui ses hôtes indiblement mélancoliques, qui par petits groupes causent avec un morne énervement... Et les renseignements circulent de bouche en bouche, peut être exagérés sur le secteur qu'on doit occuper et qui paraît-il est intenable. Les unités qu'on doit relever ont en quelques jours perdu apeuprés tout leur effectif. Le moral est ici extrêmement bas et la plupart dans les groupes manifestent l'intention de ne pas marcher. Dans l'après midi, les conversations diversifient, le vin a discrétion sans doute, commence à produire son effet car chacun paraît se désintéresser. Avant la soupe du soir des chansons s'élèvent même.

Après l'avoir prise on se met en tenue de départ, mais l'on doit attendre ainsi jusqu'à la chute du jour, car pour partir avant nous sommes vus par les aéroliers actifs de l'ennemi. Et pendant cette grande heure d'attente chacun retombe dans une angoisse profonde. Puis l'on part. Personne ne prononce un mot et c'est dans cette espèce de torpeur, qu'on quitte le faubourg de la ville tragique, qu'on passe devant le cimetière qui compte hélas près de six mille tombes, et qu'on s'achemine lentement par la route accidentée vers un secteur qui nous est encore inconnu. Bientôt un beau clair de lune nous accompagne vers l'avant qui est tout à fait calme.

Après avoir parcouru une dizaine de kms nous arrivons au ravin des Vignes situé à l'ouest de Fleury. C'est là que notre Compagnie doit s'arrêter pour ce soir. Et pendant qu'assis au talus nous attendons un guide pour nous indiquer nos abris, soudain de formidables détonations font trembler le sol ; c'est à cent pas à notre gauche, nos grosses pièces qui tirent. Bientôt toutes nos pièces environnantes en font de même et l'on entend dans des sifflements aigus, les obus qui vont se confondre dans le sourd roulement la bas sur les lignes à l'horizon qui s'illumine....

C'est dans cet infernal roulement que nous rejoignons l'abri et que nous déchargeons tout le matériel. La Compagnie loge dans ce même abri, où trois rangées de couchettes superposées donnent à tous de la place, mais où chacun est paralysé comme dans une cage.

Le lendemain vers 9 heures nos cuisines nous apportent le ravitaillement pour la journée.

Première ligne, fin mars 1918.

A la chute du jour, accompagné du matériel, nous quittons cette position de réserve pour passer en ligne. Tout d'abord, nous marchons dans le calme complet, mais après avoir dépassé Bras d'un km, nous devons arrêter car un violent tir de barrage nous coupe la route. Nous attendons là environ 1 heure, mais le barrage ne cessant pas, nous faisons demi-tour pour revenir passé à l'endroit d'où nous sommes partis. Et par une route accidentée, bouleversée par l'artillerie et qui se tortille à travers la brume de la nuit maintenant sans lune, nous atteignons quand même la position de déchargement.

Ma pièce devra assurer le ravitaillement de la section et pour cela loger tout près d'ici où une bonne sape est à la disposition des pièces qui sont dans le même cas et où nos cuisines viendront de Verdun chaque nuit.

Des guides conduisent les fractions à leurs emplacements respectifs. Je dois néanmoins me joindre à ma section pour aller reconnaître son emplacement afin de pouvoir la ravitailler. A trois kms de là et après avoir traversé un vallon rempli de gazs suffoquants nous arrivons par un boyau neuf à l'endroit voulu. Ma section sera ici à 1500 mètres de l'ennemi et au bois des Caurières. Donc aussitôt je reviens à la position de déchargement, où avec un camarade de ma pièce nous touchons le ravitaillement et l'apportons à la section. Puis nous n'avons plus qu'à gagner notre abri et nous reposer, mais il est bientôt temps car il est 4 heures et toute la nuit s'est passée en marchant. En outre, nous avons relevé le 1^{er} mixte qui a perdu les 2/3 de son effectif, et les quelques uns qu'ils gardent sont tous atteints à la gorge par les gazs ; c'est à peine s'ils peuvent causer assez fort pour se faire comprendre. Ils nous ont appris qu'ici l'ennemi fait de fréquents coups de main et par surprise, que ses barrages sont terribles et que surtout ce qui est le plus à craindre, ce sont les gazs qu'il lance constamment.

Pendant la plus grande partie de la journée suivante, toute la contrée mais principalement les ravins reçoivent un violent bombardement de gros calibre.

C'est demain le 25 que je dois ainsi que 4 camarades me rendre à Dieue pour y passer un examen d'aéronautique (et qui répond à une demande faite en Février). A la nuit nous avons pas encore reçu d'ordres pour partir. A ce moment un ordre différent nous apprend que pendant la nuit du 24 au 25 la Compagnie devra se porter en arrière et aux carrières d'Handremont, changement pour lequel on

ne trouve pas de solutions. A 22 heures un laissez passer nous est transmis sur lequel il est bien spécifié qu'on doit se rendre à Dieue par voie de terre, en partant le 25 au matin et en rentrant le 25 au soir. Ce qui n'empêche pas que nous nous trouvons au moins à 30 kms de Dieue et que par conséquent nous aurons seulement 60 kms à parcourir à pied dans la même journée.

Mais après une démarche auprès du Commandant de Compagnie nous obtenons la faveur de partir ce soir. Comme la Compagnie change nous emportons tous nos bagages avec nous. Et à la position de déchargement nous pouvons monter dans un camion auto qui chaque nuit apporte de Verdun l'eau indispensable au secteur. A travers les chaos de la route bouleversée par l'artillerie et jonchée de cadavres de chevaux atteints par les gazs, le lourd véhicule nous emporte vite à Bras et à Verdun.

Nous passons le reste de la nuit au cantonnement des cuisines et nous y laissons nos équipages que nous reprendrons au retour.

En parcourant dans la matinée du 25 la route de Dieue, nous trouvons diverses voitures qui chacune nous approche de quelques kms.

A 13 heures, nous passons devant une délégation d'officiers du service aéronautique qui est venue ici, à l'ambulance 4/10, pour examiner les candidats du C.A. et à laquelle nous répondons à un interrogatoire sommaire et des plus simples qui vise principalement l'orientation. Puis nous reprenons le chemin inverse et j'ai la chance de gagner Verdun à cheval. Nous prenons la soupe aux cuisines de la Compagnie et à 21 heures, nous quittons de nouveau Verdun pour rejoindre la Compagnie. La route est longue mais la nuit est claire et calme.

Nous trouvons aisément les carrières d'Handremont, mais notre Compagnie n'y est plus et d'après les renseignements recueillis, elle est en ligne à 6 kms d'ici ou elle a relevé le 18^{ème} B.C.P. Pour ne pas la chercher le reste de la nuit, nous décidons de nous reposer un instant, et ici nous trouvons bientôt des abris.

Il est 11 heures du matin quand nous nous éveillons et l'artillerie ennemie bombarde les environs toujours avec du gros calibre. Mais nous ne risquons rien étant dans les abris car ceux-ci se trouvent ouverts au fond des carrières, plus de dix mètres de pierres sont étayés ainsi sur nos têtes.

Néanmoins, quelques blessés qui pendant la journée ont été contraints de sortir sont atteints dehors.

Dans cette carrière en plus des confortables abris pouvant loger plusieurs bataillons, sont installés deux postes de secours divisionnaires, et une coopérative. Comme il nous est interdit de gagner les lignes en plein jour nous attendons la nuit et nous rejoindrons avec les corvées de ravitaillement. Pour nos vivres d'aujourd'hui des camarades qui sont ici en réserve nous procurent du pain et nous trouvons le reste à la Coopérative. Les corvées de ravitaillement viennent à la distribution aux carrières d'Handremont et vers 20 heures la voiture de Compagnie arrive de Verdun en apportant les vivres pour la journée suivante. La corvée de ma section me sert de guide. Après avoir parcouru 6 à 7 kms, tantôt par des boyaux apeuprés remblayés, tantôt à travers des pistes qui se tortillent au milieu d'un terrain bouleversé jusqu'à la dernière extrémité et qui n'est formé que de crêtes, de ravins encaissés et remplis de gazs toxiques, nous arrivons au point voulu dans le bois des Fosses. Une petite sape sert pendant le jour d'abri à l'effectif de quatre pièces où chacun à grand peine peut trouver une

place assise. La nuit deux pièces seulement restent ici, les autres vont plus loin, et comme la mienne est une de ces dernières je vais la rejoindre. A deux cent mètres de là je trouve l'abri où repose la relève et deux cent pas plus loin entre les trous d'obus un petit carreau a été nivelé et une pièce est là en batterie.

Nous sommes ici à hauteur de nos petits postes, sans tranchée, sans abri sans même rien pour nous dissimuler. Et comme il fait très clair de lune nous veillons assis pour nous rendre moins visibles, car l'ennemi qui n'est séparé de nous que par quelques mètres de terrain sur lequel il n'existe aucun fil de fer, pourrait tirer sur nous, ou prendre ses mesures rendues plus faciles, pour mener au succès ses coups de main fréquents dans cette contrée. Du reste aucun ouvrage de protection ou de fortification n'est créée et il paraît qu'au moindre travail nouveau, si insignifiant soit-il l'ennemi s'applique aussitôt à le détruire avec son artillerie.

Pour moi c'est la 1^{ère} fois que j'occupe un secteur dans lequel il n'existe en 1^{ère} et en 2^{ème} ligne aucune tranchée et c'est bien aussi la 1^{ère} fois que je vois sur une aussi grande profondeur un terrain bouleversé de la sorte, car depuis la crête qui commande Verdun, de ce pays qui fût boisé et cultivé, il ne reste aujourd'hui que la même terre nue où pas un brin d'herbe ne marque la vie, où six obus sont tombés à la place, où partout une ferraille tristement diverse obstrue le sol ravagé de ses fragments rouillés, de ses tiges tordues où malgré tout, épars, quelques gros arbres encore, émergent de leurs moignons déchiquetés au ras ou à hauteur d'homme, cette terre funeste en lui donnant un aspect plus lugubre, plus tragique encore.

La nuit a été très calme et dès que les premières ténèbres du matin se dissipent nous nous replions jusqu'à notre sape de jour, en y emportant tout le matériel et en laissant le soir de veille au petits postes qui ont ici des petits trous individuels. Tous nous ne pourrons sortir pendant le jour sans être vu de l'adversaire. Dans l'après midi nous essayons un violent bombardement par obus explosifs dont quelques uns toxiques et qui se termine avec le jour.

La nuit reste calme et le jour suivant. Chaque nuit nous allons chercher le ravitaillement pour la journée à Handremont et si nous ne sommes que peu bombardés nous avons en revanche à supporter constamment une faible dose de gaz qui reste au fond des ravins et des boyaux.

Le soir du 28 nous allons comme d'habitude occuper notre poste de nuit, mais le ciel des jours précédents, piqué de milliers d'étoiles, est ce soir recouvert par d'épais nuages poussés par un fort vent.

Sous une pluie de mars dense et froide qui tombe bientôt, les heures de veille sont encore bien plus longues et une sorte d'angoisse se joint à la triste mélancolie habituelle. A 1 heure du matin, nous rentrons dans l'abri de repos, grelotant dans nos effets trempés. A 2 heures et demi, soudain, un roulement effroyable nous éveille...En sortant de l'abri, nous constatons que c'est l'ennemi qui a déclenché le feu et son point de concentration paraît être un peu plus à notre droite où nos fusées à six feux demandent le barrage. Notre artillerie riposte déjà et maintenant dans des craquements d'enfer, avec la tempête de pluie, un ouragan de fer et de feu se déverse sur nous, en éparpillant à travers les ténèbres comme des milliers de braises sinistres.

La 1^{ère} section de la 3^{ème} Compagnie qui à droite fait liaison avec nous, est anéantie et au jour, nous apprenons qu'un coup de main de l'ennemi sur le 47^{ème} a réussi. Les jours suivants sont apeuprés

calmes ; un court barrage se déclenche le 30 à la chute du jour, et dans la même nuit pluvieuse, nous sommes relevés par notre 3^{ème} Bataillon, qui était en soutien. Ce qui fait que les Bataillons se relèvent entre eux et par Régiment, un bataillon sera en ligne, un autre en soutien et le troisième en réserve.

Pour nous chaque fraction, aussitôt relevée, se dirige vers un cantonnement. Ma pièce s'en va à part et il est environ 4 heures quand nous arrivons au ravin de la couleuvre. A peine, le jour commence à pointer dans la brume épaisse, et on en est pas moins fatigué par cette nuit de plus d'insomnie.

Un fourgon d'artillerie débouche tout à coup derrière nous, au grand trot de ses chevaux. A l'heure qu'il est, il ne va pas d'ailleurs qu'à Verdun, donc dans notre direction ; il paraît vide et vite une décision est prise. En effet, au moment où il va nous dépasser, sans avertir le conducteur qui d'ailleurs ne ralentira pas dans un passage dangereux, nous nous élançons, nous accrochons derrière d'une main, jetons fusil et ballots dans la voiture et les uns après les autres, passons après un vigoureux effort par-dessus les hauts montants, pour sauter lourdement à l'intérieur de la voiture.

Déjà, nous manifestons notre joie et notre grande chance pour avoir rencontré une voiture qui va à même temps que nous tirer de sous les obus, nous épargner plusieurs heures de marche et atténuer notre trop grande fatigue.

A ce moment le conducteur qui sans doute vient d'entendre nos éclats de voix, regarde derrière lui et nous apercevant, nous apprend qu'on est dans un convoi funèbre.

La vérité est trop frappante pour ne pas la voir et nous en restons bien tristement surpris !...

La guerre est aveugle disent certains. Nous devons nous rapporter à eux, car nous n'avons pas su rendre compte que nous piétinions sur nos camarades qui hélas ! blessés mortellement pendant la journée sont ; enveloppés de ténèbres et recouverts de leurs capotes, dans les chaos du lourd chariot à toute allure, conduit pour y dormir leur dernier sommeil, à l'un des cimetières de Verdun, où trop d'autres sont déjà et où chaque jour d'autres viennent encore. J'en ressens une profonde affliction....

Nous arrivons donc au ravin des Vignes un peu après l'aube du 31 Mars. La même sape qu'on occupait il y a 8 jours logera la Compagnie.

Le ravitaillement nous vient tous les matins, et toutes les nuits une section va faire des travaux à l'avant. Dans l'après midi du lendemain, l'ennemi bombarde violemment le ravin des Vignes mais légèrement à notre droite.

Le 3 Avril, à la chute du jour nous repartons d'ici et à travers les ténèbres d'une nuit pluvieuse et sans lune nous gagnons le bois des Caures ; où au ravin de Trissol nous serons en soutien.

Nous avons là un ancien abri allemand à ciel ouvert, mais qui paraît assez résistant.

La nuit nous mettons les six pièces du peloton en batterie dans des trous d'obus et en cas d'attaque ennemie nous exécutons un barrage par tir indirect à 1700 m, sur les 1ères lignes.

Le jour nous ne devons pas sortir de la sape, car nous n'avons pas de tranchées et nous sommes vus des lignes en un point, et aussi par de nombreux ballons captifs en observation.

Nous allons au ravitaillement aux carrières d'Handremont toutes les nuits à 2 heures.

Archives municipales de Limoges, transcription d'un extrait du 2^e carnet original d'H.
Champcommunal (mai 1917-mai 1918) pp.16-128.

Attaque de la position à coup de gaz.

La 1^{ère} nuit et la journée suivante sont apeuprés calmes mais pendant toute la nuit d'après, c'est-à-dire du 4 au 5, l'ennemi s'emploie à noyer sous une pluie d'obus toxiques principalement notre ravin. Ce qui nous vaut de garder les masques, la plus grande partie de la nuit, sans préjudices d'être pris par de violents accès de toux. Puis le calme revient avec l'aube radieuse mais les ravins ont toujours des gazs, moins encore que les abris, et chacun ressent un malaise plus ou moins grand. Personne pourtant ne devra sortir des abris car le temps est clair et l'ennemi observe.

Vers 11 heures tout à coup, un feu de destruction des plus puissants s'ouvre sur les quelques abris qui sont dans le ravin. Les 150 s'écrasant par rafales dans un vacarme sonore et sinistre à même temps que les 210 avec fusée à retard s'enfoncent plusieurs mètres sous terre où ils explosent alors en faisant trembler le sol, en soulevant les abris environnants dans une secousse sourde et violente.

Notre abri tremble, des parois s'ouvrent, la terre tombe ; on s'entasse sous le plus profond couloir et on attend. Bientôt de petits groupes de la 1^{ère} Compagnie arrivent tout essoufflés, la figure décomposée. Leur abri rempli de gaz et dans lequel ils souffraient martyr pour ne pas sortir et éviter le repérage est maintenant tout bouleversé. Et ils doivent malgré tout en chercher un autre pour s'abriter pendant le bombardement. Puis c'est des camarades de notre 2^{ème} section, qui est tout à côté de nous et qui eux aussi doivent évacuer leur abri intenable. Tous s'entassent dans le notre hélas ! la plupart à tâtons, et de leurs yeux brûlants et atrocement rougis une source de larmes forcées ruissèle sur leurs joues pâles, sur leurs lèvres bleuies. Tandis qu'ils se roulent à terre en proie à des accès de toux et vomissements terribles.

Vers 16 heures le calme revient et au premier coup d'œil dehors on reste comme surpris d'épouvante, comme si pendant les 5 longues heures qu'on a resté sans bouger, on avait été transporté dans un pays nouveau. On se reconnaît plus tellement le terrain est transformé ; la piste est devenue sans aucune trace et ça et là sur cette terre bouleversée de frais, gisent des troncs d'arbres, du bois de sape, des cailloux, des tolles et une ferraille de toute sorte.

Un peu plus tard nous voyons tous les abris environnants retournés ; le plus proche, celui des brancardiers (lesquels par un heureux hasard se trouvaient avec nous à l'ouverture du tir) est écrasé avec tout leur matériel dessous. Il est à croire qu'aucun des perforants n'est tombé sur le notre, car il n'aurait certainement pas résisté, mais plusieurs obus ordinaires laissent leur place, et d'énormes troncs d'arbres qui comptaient parmi ceux qui en forment l'épaisse couverture, sont coupés et jetés au large.

Pendant qu'on est en présence du travail des obus explosifs, on est aussi en présence de celui des toxiques et qui pour moi est encore plus désolant. Oh ! c'est un bien piteux tableau que de voir avec les 1ères ténèbres des petites colonnes d'hommes aveugles qui les uns derrière les autres se tiennent par la capote, avec en tête un brancardier ou le moins malade des yeux d'entre eux. Ils se dirigent vers l'arrière, ils montent doucement le flanc de ce vallon funeste en trébuchant au moindre obstacle qui se trouve à leurs pieds et même quelquefois ça et là roulent dans les trous d'obus.

A ma section, nous sommes atteints mais tous légèrement car nous nous trouvons à mi pente et le vent a poussé presque tous les gaz un peu plus bas, où ils se sont engouffrés dans les abris.

Mais plus de soixante de la 1^{ère} Compagnie, qui seule, était ici sont passés devant nous ainsi que notre 2^{ème} section qui pourtant n'était qu'à quelques pas de nous et tout l'effectif est évacué moins un.

Le même soir, je suis de corvée de soupe à la carrière d'Handremont. C'est la aussi que les évacués rejoignent le poste de secours Divisionnaire. Ils en ressortent peu après avec une fiche d'évacuation, un pansement sur les yeux et doucement un infirmier les conduit à l'ambulance américaine qui les attend à la porte.

A peine avons-nous touché nos vivres qu'un violent bombardement se déclenche sur cet endroit. Nous nous abritons ici. Puis c'est une pluie d'obus à Ipérite qui tombe sur la contrée, nous allions partir mais nous attendons et rentrons dans le poste de secours car la vague de gaz est dense et nous devons attendre jusqu'à minuit.

Puis avec le calme apeuprés complet, une légère dose de gaz, une nuit pluvieuse et noire, nous reprenons le chemin parcouru inversement il y a quelques heures, dans lequel nous croisons encore des colonnes d'intoxiqués. La nuit est tellement noire que nous passons le point où nous devons changer de direction sans pouvoir nous en rendre compte. Ce qui nous vaut de chercher notre route pendant plus d'une heure et nous l'aurons cherchée certainement jusqu'au jour si un capitaine du 147 nous avait pas fait corriger notre erreur.

Il est près de 5 heures quand nous rejoignons la section. Trois heures après nous recevons l'ordre d'évacuer ce ravin pour nous porter dans l'autre plus en avant où nous serons toujours en réserve et ferons encore du tir indirect. L'abri qui est ici à notre disposition vient d'être désinfecté mais il était rempli de gaz Ipérite et la section de la 2^{ème} C.M. qui l'occupait vient d'être totalement évacuée.

Dans l'après midi pendant 3 heures consécutives, tous les ravins soutiennent à nouveau une pluie d'obus toxiques. Pour nous, nous en aurons que peu car nous sommes en avant du centre de tir et en plus assez élevés.

Le soir nous devons emporter aux carrières d'Handremont le matériel des évacués de la veille mais un violent bombardement nous contraint de retarder notre départ jusqu'à 23 heures.

Toute la nuit est en outre très active ; à 2 heures, le 147 de liaison à notre gauche exécute un coup de main qui nous vaut d'essuyer un feu de barrage. Un peu plus avant le jour l'ennemi doit prendre sa revanche car il déclenche un feu intense et jusqu'au jour les deux artilleries battent leur plein.

Se tournant à mi pente, des entrées de notre sape, nous dominons tout ce ravin dit de Neuville, qui s'allonge perpendiculairement et encaissé, à droite et à gauche entre de nombreux et vastes abris, au milieu d'un terrain trop bouleversé, cent fois remué où gisent dans le plus tragique pêle mèle ; dépôt de petit matériel et mille sortes de bois, de ferraille des deux adversaires qui s'hérissent ça et là, à demi recouverts par les explosions. Sur le flanc opposé un canon allemand, du modèle 30 Autrichien, la bas sur son affût tordu, posé sur une piste depuis invisible paraît implorer des siens, qui dans leur retraite d'aout dernier, l'ont laissé là : sans doute avarié où depuis il assiste impassible aux plus denses bombardements au milieu des explosions de ses propres obus. De même, il paraît regarder avec compassion, l'œuvre destructrice de ses semblables, car en face de lui, plusieurs cimetières marquent leur place chacun par des centaines de petites croix étroitement serrées,

auxquelles sont fixées une plaque du nom de celui qui a pu être identifié et qui là, dans la fosse commune, dort son dernier sommeil..

Si malgré tout, celui-ci restait à jamais par la main de ses camarades recouvert de cette terre pourtant sanglante mais les obus n'épargnent rien pas même les lieux funèbres. Ici comme ailleurs ils s'enfoncent, explosent en ouvrant inévitablement la fosse en éparpillant les restes de ceux qui reposaient à l'ombre des symboles divins qui à même temps sont en bris jetés au large et dont les plaques d'identification sont irrémédiablement perdues. C'est alors que de la plus émouvante façon, les cendres trop peu consommées des défunts, gisent ça et là, aux abords et dans cet entonnoir sinistre, qui à même temps laisse apparaître aux habitants actuels de ces contées funestes une poignante horreur de la guerre.

Pendant les trois jours que nous restons ici, nous assistons malgré nous à un spectacle des plus attristants. En effet par ce temps de pluie, à travers la boue et les flaques d'eau qui recouvrent ce terrain désolé, chaque jour vers 19 heures, des groupes d'hommes viennent d'une allure chancelante, se rassembler devant le poste de secours qui est en face de nous. Ils représentent au moins l'effectif d'un demi Bataillon, et là, dans un bruyant tumulte de leurs constants accès de toux ils attendent la visite, où malgré leurs yeux rougis et enflés, leurs traits atrocement tirés par la fatigue et la maladie malgré leur voix qui n'est plus qu'un murmure, bien peu seront évacués. Ceux à qui la fièvre ne sera pas déclarée, recevront un comprimé ou une potion quelconque et attendront en faisant ou non leur service la visite du lendemain.

Ce sera un jour de plus à vivre dans une atmosphère viciée et pendant lequel la maladie s'aggravera.

Pour ma section depuis la nuit du 4 au 5 nous sommes tous plus ou moins atteints ; nous avons pourtant peu respiré de gaz, mais chaque jour notre malaise augmente. Peut être que si depuis nous avions eu un air pur et une nourriture saine, chacun de nous se serait remis en peu de temps de soi même. Mais au contraire nous avons toujours eu un air contenant une certaine dose de mauvais gaz, nous avons eu une sape qui malgré une 1^{ère} désinfection et une 2^{ème} deux jours après en dégage encore une faible odeur, nous avons eu des aliments premièrement froids, deuxièmement sur lesquels pendant le transport, et malgré le soin qu'on apporte à les recouvrir, le gaz Ipéryte s'est condensé et que par conséquent nous avalons ensuite, à moins qu'il y soit en trop grande quantité et que par la décomposition des aliments nous nous en rendons compte. Ceux-ci sont alors jetés et bien entendu pas remplacés. De là mauvais vivres ou manque de vivres, bientôt perte complète de l'appétit, impossibilité de trouver un instant de repos par la fièvre et la toux ; une faiblesse extrême s'empare de nous à même temps qu'une soif presque intolérable et sans la moindre eau potable pour l'apaiser. Nous sommes atteints d'un indicible dégoût, de tout, et pour toutes choses et je remarque que nous sommes tombés dans une telle mélancolie qui nous rend comparables presque à des machines ; nous faisons notre service parce qu'il faut le faire, mais sans aucun raisonnement, sans la moindre idée de ce que nous faisons.

Tout cela et particulièrement l'effet des gaz toxiques, dont le plus terrible est sûrement l'Ipéryte, par lequel hélas ! beaucoup sont morts, les uns suffoqués sur le coup, les autres à l'hôpital et dont la plupart n'ont ressenti les premiers symptômes du mal que plusieurs jours après l'avoir respiré. De même que beaucoup perdent totalement la vue ou restent souffrants ou paralysés.

C'est ce fameux gaz sans odeur qui a la propriété de brûler, même à travers les vêtements et ces par ces brûlures extérieures que plusieurs sont évacués. C'est ainsi qu'un camarade de ma section ayant chaussé des bottes de tranchée en caoutchouc et dans lesquelles des gaz avaient pénétrés, s'est bientôt aperçu et sans savoir pourquoi que ses pieds étaient couverts d'atroces brûlures. Un autre ne se doutant de rien, prenant les bottes qu'il vient de laisser a irrévocablement les pieds brûlés à son tour et est également évacué.

Pour moi, voici trois jours que je deviens de plus en plus faible, je suis sans sommeil, je tousse constamment, ne pouvant vivre ainsi, je me présente à la visite. Mais comme je n'ai que peu de fièvre le médecin m'ordonne un badigeonnage d'iode à la poitrine et à la gorge, plus un comprimé d'opium, m'exempte de service et c'est tout.

Le lendemain 9 nous sommes au sixième jour de réserve et par conséquent nous devons relever en ligne le 2^{ème} Bataillon. C'est ce qui est fait le même jour au crépuscule ; mais ma pièce seule reste de réserve auprès du Chef de Bataillon où nous logeons dans une sape immense qui abrite à même temps l'E.M. de Bataillon, le Poste de secours et plusieurs fractions de réserve.

Dans la même nuit, vers trois heures du matin, des obus toxiques sont encore lancés sur nous. Et malgré le soin qu'on apporte à fermer les entrées de l'abri, les gaz ne tardent pas à pénétrer et à se répandre dans les galeries. C'est alors particulièrement pour ceux qui ont déjà l'estomac fatigué, une crise de toux et des vomissements terribles. Heureusement le bombardement à gaz ne dure qu'un instant, le vent se réveille et les pousse plus loin, on a allumé des feux à l'intérieur pour les chasser de la sape et peu à peu ils finissent par s'échapper. Mais il était temps, car beaucoup de nous n'auraient pas tenu longtemps et pour moi j'en avais assez, j'ai même failli étouffer. Mes deux masques que j'ai pris tour à tour me paraissaient inefficaces, je ne savais pas où me mettre, où me rouler, j'ai même monté en haut de l'escalier malgré une pluie d'explosifs qui s'abattait sur le ravin en ce moment.

Evacuation avril 1918.

Le soir du même jour 10, je reviens à la visite mais cette fois la fièvre s'est déclarée et je suis évacué ainsi que l'effectif de ma pièce moins un. Ce soir encore, les évacués sont nombreux, plus encore que les malades, et au moment où je quitte ma Compagnie, elle a perdu plus de la moitié de son effectif ; mais la Compagnie qui a le plus de pertes est la 1^{ère} qui est réduite à

Peu après, et porteur d'une fiche d'évacuation nous gagnons les carrières d'Handremont. Ici des autos ambulances américaines nous attendent et dans lesquelles nous prenons place à raison de quatre par voiture. Puis l'auto démarre après que l'infirmier en a fermé la porte en toile, en nous laissant prisonniers de l'obscurité complète. Nous roulons bientôt à une vive allure ; nous ne voyons rien et n'entendons que le ronflement du moteur ; mais à un moment donné nous passons dans un endroit où la route est en ce moment bombardée, car la toile s'illumine et les lumières ne sont d'autres que les explosions.

Quand on nous arrête, nous sommes aux Casernes de Bevaux (prés Verdun).

Dans une salle, nous donnons des renseignements, nos adresses et celle de notre famille, dans une autre salle nous quittons nos effets et tout ce qui appartient à l'armée, dans une autre salle nous prenons un bain-douche, dans une autre nous trouvons d'autres vêtements propres.

Puis comme les ambulances de Bevaux sont combles, nous allons être transportés plus loin. Néanmoins nous devons attendre pendant quelques heures un nouveau convoi. En attendant on nous sert un café et un léger casse croûte.

Quelques heures après nous montons dans une auto américaine qui nous conduit par une belle matinée à l'Ambulance de Souhesmmes-Ronton (Meuse), où nous faisons notre entrée vers 10 heures du 11 Avril. Cette ambulance est située à 1 km du bourg du même nom et porte le n° 2/82, secteur 207. Elle comprend deux groupes de baraques, dressées sur une sorte de plateau au milieu d'un terrain caillouteux et en friche. Le 1^{er} groupe est nommé ambulance chirurgical et ne reçoit dans ses salles plafonnées et comprenant tout le confort d'un hôpital moderne, que les grands blessés et les grands malades. Tandis que le groupe auquel je fais partie ne doit recevoir que ceux à qui leur état est satisfaisant. Nous sommes apeuprés tous des intoxiqués et faisons partie de la 2^{ème} Armée, mais la plupart sont des 20^{ème} et 4^{ème} Division. Certains ont déjà été soignés aux ambulances de Bévaux, Bellerupt, Belleray où leur santé s'est sensiblement améliorée. Néanmoins ceux à qui le rétablissement de leur santé nécessite une période de plus de 20 jours sont évacués sur l'HOE de Vandelaincourt d'où ils sont dirigés vers la zone des Etapes ou de l'Intérieur. Les autres sont soignés ici, où le grand air, le repos et une nourriture spéciale constituent les remèdes essentiels.

Deux jours après mon entrée, je me ressens déjà beaucoup mieux, ma température est redevenue normale, je souffre plus du tout, mon intoxication n'est plus qu'une bronchite et une laryngite légères, desquelles je tousse de moins en moins ; enfin je recouvre l'appétit, mais je garde toutefois une extrême faiblesse.

Beaucoup de mes camarades de Compagnie sont ici et ensemble quand il fait bon, malgré que cela nous soit interdit, nous sortons nous promener dans les environs, qui du reste sont peu attrayants : jusqu'au cimetière de l'Ambulance, qui compte hélas plus de 1800 tombes , jusqu'au bourg de Souhesmmes, pauvre et triste où ses quelques civils se perdent dans la foule de la troupeau repos , jusqu'au champ d'aviation. Nous irions plus loin peut-être si quelques centaines de mètres ne suffisaient pour nous essouffler, et c'est sur ces limites que s'arrêtent nos courtes promenades, d'ailleurs peu fréquentes, car le beau temps indispensable, est plutôt rare malgré la saison déjà avancée.

Tous les jours de nouveaux rentrants et tous intoxiqués prennent la place de ceux qui sont soit évacués, soit dirigés sur leur Corps.

Le 14, l'hôpital en reçoit de la 20^{ème} Division de particulièrement malades. Ils ont été atteints par de nouveaux gaz paraît-il à base de charbon, et plus terribles encore que ceux connus jusqu'alors. La plupart de ceux qui se sont trouvés sous la nappe ont été suffoqués sur le coup, d'autres sont morts pendant leur transfert à l'hôpital et d'autres, (nous en avons la triste preuve) meurent en y arrivant. Comme premier soin, on leur fait subir une saignée, en leur ouvrant les veines du bras, mais contrairement à ce qui se produirait dans tout autre cas, quelques gouttelettes de sang noir empoisonné, s'échappent de la veine blessée. La plupart de ceux-ci se disent en arrivant peu

malades, et du reste ils ne paraissent point fatigués. Ils se déshabillent en causant avec tout le calme d'homme bien portant, et en se couchant se disent heureux de s'en être tiré à si bon prix....

Quelques minutes sont à peine écoulées que pour un déjà les premiers symptômes du mal apparaissent. Un instant après c'est le tour d'un autre, puis un autre encore. Pour tous la fièvre et une atroce souffrance se déclarent subitement, à même temps que tout leur corps se couvre d'un teint violacé, pour devenir bientôt affreusement noir ; peu après ils expirent.

Hélas la Science humaine qui par une savante mais (nuisible) découverte, a su se procurer le produit chimique qui leur donne la mort ---- n'a pas su, par une savante mais utile découverte se procurer le produit chimique qui les sauverait de cette mort ! Et comme nous ses représentants, pourtant dévoués, sont là qui assistent impuissants à l'agonie des malheureux, qui dans leur horrible souffrance, dans leur douloureux délire, demandent leur fin en cris déchirants...

Le 15, le personnel de la Croix rouge de l'Ambulance est remplacé par un personnel faisant partie de la 25^{ème} division et nous prenons alors le n° 11 / 13 section 100.

Le 28 à 17 heures, le Médecin Chef reçoit l'ordre d'évacuer un certain nombre de malades, de façon à avoir 400 lits de libres pour la journée suivante.

Aussitôt une contre visite est passée dans chaque salle, et trois cent des moins malades sont désignés pour être évacués le lendemain à la 1^{ère} heure.

Les bruits qui couraient à propos de nombreux coups de main qui auraient lieu la nuit prochaine, sur le front de la 2^{ème} armée, et dont la 20^{ème} Division devait prendre la plus grande part, nous sont alors, par ce fait, confirmés. Un peu plus tard, au moment où les premières ténèbres viennent lentement obscurcir le brouillard froid et épais qui nous a caché le soleil, pendant toute cette journée de printemps, nous entendons soudain le sourd roulement de nos grosses pièces. Un instant après, tandis que j'écris dans cette salle chaude et paisible : que la pluie cingle bruyamment la couverture en minces planches recouvertes de toile goudronnée sous laquelle je suis bien à l'abri ; que le vent fait entendre les mugissements de sa voix lugubre ; que de plus loin la bas le canon fait entendre les grondements de sa voix sinistre ; que (la haut) mes camarades sont dans l'eau et la boue, dans la tempête de fer et de pluie ; qu'ils attendent le signal, irrémédiablement fatal à trop d'entre eux, pour se porter sur les lignes adverses ; que beaucoup dans la nuit morne et mouvementée, dans la brume opaque et mystérieuse ne peuvent ni rien voir, ni même rien penser ; moi dans la nuit morne et mouvementée, sous la lumière claire et mystérieuse de l'électricité, je peux voir et même je pense....

Le lendemain dès la 1^{ère} heure, des blessés arrivent de divers Régiments et nous donnent quelques détails sur le résultat de nos exploits de la nuit dernière. D'apeuprés tous les points attaqués nous avons ramené quelques prisonniers, mais en quelques uns de ces points des combats sanglants se sont engagés. Plus tard, nous apprenons qu'un retour offensif (la nuit d'après) de l'ennemi lui aura permis de nous faire des prisonniers et notamment d'anéantir une fois encore la 1^{ère} Compagnie de mon Bataillon.

Dans cette même matinée du 29 Avril des autos-camions transportent les 300 évacués, en les répartissant dans les diverses ambulances de Foidos, Julvécourt et moi je fais partie de ceux qui vont à Julvécourt.

Archives municipales de Limoges, transcription d'un extrait du 2^e carnet original d'H. Champcommunal (mai 1917-mai 1918) pp.16-128.

Notre petit voyage est plutôt triste, dans cette matinée attristée par les événements de la veille, et après avoir mis pied à terre à la porte de l'ambulance qui, sur le flanc d'un coteau, domine la route, après avoir remis notre fiche d'évacuation et procédé aux formalités d'entrée, nous sommes conduits chacun dans nos salles et à nos places respectives. Pendant toute la matinée, je ne sais pourquoi, j'ai été plongé dans une indicible mélancolie, et contrairement à d'habitude, les changements qui toujours m'intéressent, me réjouissent presque, celui de ce matin m'a rendu plus morose encore. En jetant un premier coup d'œil sur la nouvelle ambulance, enveloppée dans ce brouillard lugubre, j'ai été pris de je ne sais quelle sorte d'angoisse, mais après avoir reconnu ma salle qui ne diffère à la baraque de cantonnements de troupes, que par un peu plus de propreté et les draps ajoutés aux lits en fil de fer, il m'a paru que cet hôpital avec sa discipline de fer que j'ai reconnue déjà, rappelle la caserne, que tout ce qui le compose et l'entoure est si monotone qu'il m'a semblé que j'allais m'y ennuyer infiniment.....

Cette ambulance ne reçoit que les malades en grande voie de guérison, et elle serait par son aspect et son organisation bien mieux nommée dépôt d'éclopés. Elle domine le bourg du même nom à quelques centaines de mètres de distance et elle porte le n° 14 / 11 section 215.

Dés le lendemain de notre arrivée la brume sous laquelle nous étions enveloppés depuis quelques jours se dissipe, le ciel s'éclaircit et un soleil radieux baigne les journées qui suivent. Nous en profitons pour faire de longues promenades dans les environs et comme celles-ci ne nous fatiguent plus désormais, nous allons parfois assez loin, jusqu'à Lamoye, Ippécourt etc, visitons les camps d'Italiens et d'Américains aux environs de Souilly, et cette contrée qui en arrivant m'a parue si désolée, si pauvre me paraît à présent plus riante. Elle me paraît même de toute la Meuse une des campagnes les plus intéressantes. Et pour l'instant ces terres parsemées d'attelages et de travailleurs, ces prairies en fleurs, toutes ces campagnes verdoyantes dont les bourgs se perdent dans les bouquets d'arbres sont d'un aspect paisible et charmant.

Le 3 Mai je suis sortant de l'hôpital et ainsi qu'un petit groupe à 18 heures nous quittons Julvécourt pour nous porter à la gare d'Ippécourt...../.....